

Céline, médecin à l'œuvre

Céline, doctor at work

par David LABREURE*

Louis-Ferdinand Destouches, dit Céline, a abordé dans sa vie comme dans son œuvre la grande diversité des aspects de la profession médicale : il a poursuivi des études médicales qui l'ont amené à exercer en tant que généraliste, médecin de dispensaire, officier de santé publique, metteur au point de médicaments etc. Sa carrière médicale a eu d'importantes résonances dans son œuvre littéraire, pour le meilleur et pour le pire.

Une partie de la vérité sur sa vocation médicale se situe dans cette affirmation de 1934 : « Pour ma part si je cherche les origines de mon espèce de vocation, il me paraît que parti d'un tout autre côté de l'existence je me suis rapproché de la médecine par une nécessité absolue de mieux savoir, de mieux comprendre ce qui se passe dans le dedans des hommes, là où se fabriquent les sentiments¹. » Ajoutons à cela, sans qu'il revendique une quelconque influence de leur part, la présence de quelques personnalités médicales dans sa famille : son oncle, Georges Destouches, secrétaire de la Faculté de médecine de Rennes de 1906 à 1925 et son grand-oncle Théodore, pharmacien et chargé de cours à l'École secondaire de médecine de Rennes. Si la médecine a très tôt fait l'objet de son admiration, Destouches a, à l'en

Séance du 24 novembre 2023

* Maison d'Auguste Comte, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris 6^e

croire, toujours méprisé la chose littéraire: « C'est que la vocation littéraire, je l'avais pas du tout. Je considérais le métier littéraire comme une chose tout à fait grossière, prétentieuse, imbécile [...] alors que j'ai toujours eu la vocation médicale...²».

Le Céline qui apparaît sur la scène littéraire en 1932 avec *Voyage au bout de la nuit* ne cesse donc d'affirmer une vocation médicale première. Cette année-là, le public découvre que, derrière l'écrivain Céline, se cache un « médecin des pauvres », comme le décrit un journaliste, au dispensaire de Clichy. C'est une image précise que Céline renvoie aux journalistes, écrivant ses lettres avec le papier à en-tête de son dispensaire, vêtu d'une blouse blanche et distant du monde littéraire. Il affirme en 1934 : « Il me semble bien difficile de raconter des histoires où figurent des hommes sans être avant tout médecin³. » Cette posture est une façon d'indiquer au public que *Voyage* ne doit pas être lu à l'aune des conventions esthétiques traditionnelles du monde des lettres mais comme un discours de vérité, venant d'un individu qui peut dire quelque chose des hommes puisqu'il les a, en tant que médecin, étudiés de près.

Expériences fondatrices

« Élevé à l'hygiène », le jeune Louis Destouches, né en 1894 à Courbevoie, baigne dans les conseils prophylactiques de sa mère, dentellière, qui vit dans la « panique de l'odeur » et dans l'atmosphère méphitique du passage Choiseul devenu « Passage des Bérésinas » dans *Mort à Crédit* : « Il faut avouer que le passage, c'est pas croyable comme croupissure. C'est fait pour qu'on crève, lentement mais à coup sûr, entre l'urine des petits clebs, la crotte, les glaviots, le gaz qui fuit. C'est plus infect qu'un dedans de prison⁴. » Devenu adulte, il conserve un style de vie sain : « Je bois de l'eau, je mange des nouilles et je ne fume pas » (1955). Les messages de santé publique qu'il entend et lit à l'école, ses lectures, tournées vers la vulgarisation scientifique, forment le jeune garçon à une prise de conscience hygiéniste mais aussi à un intérêt indéniable pour la science en général.

Engagé dans l'armée en septembre 1912, il découvre l'univers médical comme blessé de guerre à l'hôpital d'Hazebrouck puis au Val de Grâce en octobre 1914, touché par un éclat d'obus qui fracture son bras droit. La guerre l'a confronté à des conditions sanitaires déplorables et aux affres de la médecine militaire. Cette expérience a fortement imprégné son œuvre comme sa vision de la médecine. Au printemps 1916, dans le contexte de la colonisation et du messianisme sanitaire des européens expatriés, Destouches devient surveillant de plantation au Cameroun dans une

compagnie forestière. Il se protège comme il peut des maladies inhérentes à l'insalubrité des lieux : « Je m'intoxique à la quinine et à pas mal d'autres drogues pour me protéger des fièvres⁵. » L'utilisation de ce médicament en milieu hostile le conduiront à la rédaction d'un court essai, *La Quinine en thérapeutique* (1925). L'expérience africaine constitue un premier point de départ : le jeune homme se voit contraint de demander à ses parents l'envoi de médicaments et de matériel médical qui doivent lui permettre de venir en aide aux populations qui vivent sur la plantation : « Je tâche de faire un peu de bien, je suis à la tête d'une pharmacie [...] je fais de grandes quantités d'injections d'Atoxyl contre la maladie du sommeil [...] ainsi que bien d'autres maladies qui se manifestent chez les noirs à un degré fréquemment et dégoutamment aigu [...]⁶ » C'est probablement de ce séjour africain que date le premier geste médical de Destouches, lorsqu'il doit s'improviser soigneur au gré des circonstances, sans avoir encore reçu la moindre formation médicale. Atteint de paludisme, il rentre en France au printemps 1917 puis est engagé en février 1918 par la Fondation Rockefeller comme conférencier propagandiste contre la tuberculose. La Mission parcourt la Bretagne de mars à décembre 1918 pour informer les populations de l'ouest de la France sur les dangers de la maladie⁷. S'ouvre alors une nouvelle période de sa vie : entre mars 1918 et juin 1924, il s'établit à Rennes. Destouches passe ses « bachots » en juillet 1919, avec les facilités dues à son statut d'ancien combattant. Il compte ensuite obtenir assez vite une position respectable qui lui amènerait une aisance financière. Cette ambition le mène tout naturellement à la médecine.

Après son mariage avec Édith, la fille du Dr Athanase Follet, lequel supervisait la mission Rockefeller, il obtient son PCN, préalable aux études médicales, et s'inscrit à la faculté de médecine en 1920. Il réussit laborieusement ses examens de première année et effectue ses premiers stages hospitaliers. En décembre 1922, Destouches poursuit ses études à Paris où il effectue des stages en maternité chez Tarnier, ou en chirurgie à Cochin. Il effectue ses premiers remplacements à Rennes et réussit les épreuves cliniques de ses derniers examens en 1923. Un parcours bref, rendu possible là encore par les facilités accordées à l'époque aux anciens combattants. Ne reste plus à Destouches qu'à soutenir sa thèse.

Condition nécessaire pour l'obtention du diplôme de médecine, *La Vie et l'œuvre de Semmelweis* a été validé comme travail de doctorat en avril 1924. Il semble que l'un de ses professeurs de Rennes lui ait brièvement parlé de Semmelweis⁸, cet obstétricien hongrois précurseur de l'asepsie, et que son histoire l'ait séduit. Né à Buda en 1818, Semmelweis entame des études de

droit puis s'oriente vers la médecine qu'il commence à étudier à Budapest en 1839, puis à Vienne en 1841. Après sa thèse (1844), Semmelweis s'engage en obstétrique et devient chef de clinique en obstétrique de l'Hôpital de Vienne (1846), où il parvient à démontrer l'étiologie de la fièvre puerpérale en pointant du doigt le rôle des médecins comme vecteurs de la maladie (1847). Malgré des résultats indiscutables, très peu de médecins reconnaissent la validité du lavage des mains au chlorure de chaux préconisé par Semmelweis. Une large majorité de la communauté ignore donc une méthode qui nécessite de rompre avec les habitudes, de changer les comportements. Rejeté à Vienne, Semmelweis revient à Budapest, travaille à la maternité Saint-Roch et obtient un poste à l'Université de médecine de Pest. Il tente à nouveau d'imposer ses découvertes, en écrivant une *Étiologie de la fièvre puerpérale* (1861), qui ne connaît pas le succès escompté. Convaincu que la communauté médicale fait bloc contre lui, Semmelweis se sent persécuté. Il est interné à l'asile Döbling, près de Vienne, où il meurt en août 1865.

Semmelweis est un personnage de roman, qui passe par toutes les blessures, tous les coups bas, s'en alourdit et en meurt, écrasé par la bêtise humaine. Si le travail de Destouches est loin d'atteindre l'objectivité de celle d'un véritable historien de la médecine, elle n'est pas non plus une « petite thèse sans prétention écrite en vitesse⁹ » comme il l'a souvent dit. Il s'agit d'abord d'un hommage à la médecine et à l'un de ses plus dignes représentants : « La pensée médicale [...] la seule véritablement humaine [...] s'est illustrée très lisiblement dans chaque page de son existence¹⁰. » La préface est un autre passage marquant : « Dans ce moment où notre profession paraît subir [...] un renouveau d'agaceries de la part d'un certain nombre de flatteurs publics, [...] au moment où chaque profane [...] prétend dévoiler nos tares [...] il nous a été agréable de consacrer notre thèse de doctorat à un grand médecin¹¹. » L'exemplarité de Semmelweis est d'autant plus forte que Céline ne cessera de pointer par la suite les failles et hypocrisies de la profession médicale. Ce message est reformulé dans la préface de la réédition de sa thèse en 1936 : « Supposez qu'aujourd'hui, de même, il survienne un autre innocent qui se mette à guérir le cancer. Il sait pas quel genre de musique on lui ferait tout de suite danser !¹² ». Destouches est loin de l'enthousiasme d'un jeune médecin en début de carrière : il semble d'emblée déçu par la médecine et par l'impact très limité de sa future profession. Mais il ne pouvait rester insensible à l'opiniâtreté du combat de Semmelweis, un de ces médecins dont la vie prend sens dans le combat singulier et illusoire qu'il livre contre la mort.

Une pratique médicale hétéroclite

Son diplôme acquis, Destouches se cherche une nouvelle orientation, loin de la routine d'un généraliste. Grâce à l'appui du professeur Gunn, son supérieur à la mission Rockefeller, il rencontre à Paris, en avril 1922, Ludwik Rajchman, fondateur de l'Organisation de la santé et de l'hygiène de la Société des Nations, qui est séduit par la personnalité du jeune médecin. Destouches est engagé à la SDN en tant membre de section au secrétariat d'hygiène à Genève, dont la principale mission consiste à parcourir le monde et à étudier des terrains d'intervention potentiels. En 1925, il participe à un voyage d'information intercontinental en Amérique du nord avec une cohorte de médecins latino-américains. Le programme est chargé et la découverte d'usines, – notamment celles de Ford à Detroit matière première d'un célèbre passage de *Voyage* –, d'hôpitaux et d'installations sanitaires diverses se fait à un rythme soutenu. Destouches rend compte de ses observations dans une série de rapports dont la rédaction s'effectue entre 1925 et 1928. Destouches aborde une grande variété de thèmes, des assurances sociales à l'alcoolisme, de l'organisation du travail à la nutrition et propose des solutions radicales. Ces écrits ont surtout pour but de réveiller une médecine de santé publique encline au gaspillage et inefficace. Le regard de l'écrivain prolongera plus tard celui du médecin : lorsqu'il dénonce le grand écart existant entre la bureaucratie hygiéniste et les réelles préoccupations des travailleurs, il se situe déjà dans le pessimisme qui va nourrir l'imaginaire romanesque et la verve pamphlétaire de l'écrivain.

Après son divorce en juin 1926, Louis Destouches ne fait rien pour renouveler son contrat à la SDN, qu'il surnomme ironiquement « l'Église », et dont il croque les travers dans une pièce de théâtre du même nom écrite cette année-là. Rentré à Paris, il fait enregistrer son diplôme de médecin en juillet 1927 et s'installe à Clichy en août, où il ouvre un premier cabinet privé qu'il doit fermer faute de clientèle.

Il s'initie en outre à la médecine de dispensaire dans le service de Léon Bernard à l'hôpital Laennec. En novembre 1927, il retente l'expérience privée en ouvrant un nouveau cabinet de médecine générale dans l'appartement qu'il partage avec sa nouvelle compagne, la danseuse américaine Elizabeth Craig, rue d'Alsace. La gratuité occasionnelle de ses consultations est avérée, bien que peu de témoignages fiables attestent de l'attitude du docteur Destouches vis à vis de ses patients et de ses collègues. En janvier 1929, lorsque s'ouvre le dispensaire de Clichy, rue Fanny, Destouches abandonne sa clientèle de la rue d'Alsace pour un poste de médecin vacataire. La médecine qu'il y pratique s'adapte aux pratiques

industrielles de son temps: « Voici mon but : découvrir par expérimentation et tâtonnement une médecine de dispensaire pratique et efficace, adaptée aux nécessités d'une population ouvrière, pauvre, mal logée [...].¹³ » Le dispensaire de Clichy est alors une structure relativement moderne, où les consultations et les examens sont faits gratuitement. Destouches y est confronté à des cas de tuberculoses, de maladies vénériennes... C'est un praticien ennemi du « bafouillage philanthropo-clinique », soucieux avant tout de rentabiliser un temps limité en rationalisant au maximum le geste médical. Sa fonction: 20 h de consultation par semaine, 2 200 nouveaux malades par an avec « consultation de cinq à dix minutes par malade¹⁴ ». Destouches pratique avec sérieux mais pourfend « l'imbécile optimisme » d'un hygiénisme archaïque, hérité de l'idéalisme bourgeois du XIX^e siècle : « L'œuvre pastorienne est toute entière vermoulue¹⁵ » dit-il en 1932. Il préfère n'administrer aucun médicament d'efficacité incertaine : « Lorsqu'on n'est pas absolument certain qu'un médicament peut avoir une action favorable [...] le devoir est de ne prescrire que de l'eau ... et de l'hygiène... !¹⁶ ».

Parallèlement à ses activités au dispensaire, il travaille à partir de 1928 pour le laboratoire « La Biothérapie », et y occupe les fonctions de conseiller médical, rédacteur publicitaire, visiteur médical et médecin d'entreprise. Il officie également, en 1930, chez un autre pharmacien, Gallier, chez qui il met notamment au point la Basdownine, un médicament pour lutter contre les règles douloureuses, qui sera commercialisé de 1933 à 1971. En 1932, Destouches écrit un « Mémoire pour le cours des Hautes Études », qui fait la transition entre le strict cadre de l'écrit médical, forcément limité, et l'écriture romanesque qui permet une plus grande liberté d'expression et touche un public plus large. Ce texte présente des réflexions sur un enseignement international d'hygiène appelé à se créer. Destouches y montre une piètre estime de ses collègues et de sa profession et analyse froidement les conditions d'impossibilité de la médecine sociale en remontant aux conditions de possibilité de la misère : alcoolisme, nutrition, malades au travail, logement... Ce « Mémoire », écrit à l'époque où commence la carrière littéraire de Céline, annonce tous les thèmes médicaux à venir dans son œuvre, notamment *Voyage au bout de la nuit*, qui paraît la même année.

La médecine dans l'œuvre

Bardamu, le médecin-narrateur, est la figure principale de *Voyage*. Si Semmelweis fait honneur à la profession médicale, Bardamu, lui, ne trouve aucune occasion de sortir d'une continuelle spirale de l'échec. Il observe beaucoup mais agit très peu. Son parcours est révélateur des nombreux

écueils auxquels le médecin doit faire face dans la pratique quotidienne de son métier. Il permet à Céline d'aborder par la création littéraire des problèmes déjà traités dans les écrits médicaux, en faisant le lien avec sa propre existence. La construction de la vocation médicale du narrateur débute lors de l'épisode africain de *Voyage*. Accablé par l'atmosphère oppressante et ses effets délétères sur le corps, Bardamu est envoyé à l'hôpital, son seul refuge possible : « Pendant que dura mon stage à Fort-Gono, j'avais encore quelques loisirs pour me promener dans cette espèce de ville, où décidément je ne trouvais qu'un seul endroit définitivement désirable : l'Hôpital¹⁷. » De retour en France, Bardamu s'oriente vers la médecine. Il se fixe en banlieue, à la Garenne Rancy, et tente de répondre aux besoins de la communauté. Mais son dévouement ne masque ni son inefficacité, ni les difficultés qu'il rencontre avec ses patients. Face à la détresse de la fille de sa voisine, il s'avoue tout de suite impuissant : « Je n'étais bon à rien. Je ne pouvais rien faire. Je restais à écouter seulement comme toujours, partout¹⁸. » Même à ses débuts, le médecin est déjà accablé par les expériences vécues et constate : « Le malade pour l'instant, c'était surtout moi¹⁹. »

La pauvreté du milieu dans lequel il évolue ne lui garantit ni un matériel adéquat, faute de moyens, ni d'évoluer dans un environnement sain et salubre. De plus, la misère est déjà si profonde et imprègne tellement la population qu'il est quasiment impossible pour le médecin d'enrayer ou d'atténuer cet état de fait. L'importance du regard médical reste grande, toutefois, chez Céline qui place le médecin dans une position d'expert et d'autorité légitime. Bardamu se sert du regard médical comme d'un outil pour transformer les relations de pouvoir qui définissent son environnement. Il démythifie notamment le pouvoir religieux de l'Abbé Protiste qui vient le consulter :

Pendant qu'il parlait [...], j'essayais de me représenter tout ce qu'il exécutait chaque jour ce curé pour gagner ses calories... [...] Et puis je me l'imaginais, pour m'amuser, tout nu devant son autel... C'est ainsi qu'il faut s'habituer à transposer dès le premier abord les hommes qui viennent vous rendre visite, on les comprend bien plus vite après ça [...]. Son sale prestige se dissipe [...]²⁰.

La diversité des formes prises par les personnages de médecins dans toute l'œuvre de Céline a conduit l'écrivain à s'interroger sur les caractéristiques de sa profession :

Je voudrais (...) écrire un livre sur ces seigneurs tous puissants que sont les grands médecins – pas les pauvres petits prolos de quartier – mais ceux qui à l'abri des murs ripolinés de leur clinique disposent

de la vie des patients [...]. J'en sais long là-dessus – vingt-sept ans de pratique médicale derrière moi, ça compte – il y a un beau cri à pousser et que j'ai déjà dans la gorge²¹.

Céline comptait « tout dire » sur l'establishment médical tel qu'il l'a vu et connu. La distinction qu'il opère entre les « petits prolos de quartier » et les « grands médecins » est un point crucial de sa critique de la médecine. On retrouve ce dédain de l'intellectualisme médical dans sa description de l'Institut Pasteur, rebaptisé « Bioduret-Joseph » dans *Voyage* : « On me fit d'abord promener à travers les laboratoires à la recherche d'un savant. Les plébéiens de la recherche ne pouvaient compter pour se maintenir en haleine que sur leur propre peur de perdre leur place dans cette boîte à ordure chaude, illustre et compartimentée²². » Céline opère un véritable renversement : le lieu censé promouvoir les idées pasteuriennes ne respecte pas lui-même les plus élémentaires règles de propreté ; il est donc bien peu probable qu'il soit un outil efficace pour améliorer les conditions de vie de la population. Céline s'élève contre les mandarins de la recherche, qui exercent un « métier bouffon²³ », critiqués pour leur élitisme et leur détachement des réalités. Bioduret / Pasteur n'est pas épargné : « Otez un peu au grand Bioduret sa prodigieuse mesquinerie ménagère et dites-moi donc un peu ce qu'il en reste d'admirable ? je vous le demande ? Une figure hostile de concierge chicaneur et malveillant. C'est tout²⁴. »

Bardamu se heurte constamment à la condition sociale des patients qui, loin de coopérer avec le médecin, font état de leur égoïsme et de leur cupidité. La consultation est une lutte muette entre le docteur et son patient et au cœur de laquelle l'argent est un leitmotiv récurrent : « Les malades ça en manquait pas, mais il n'y en avait pas beaucoup qui pouvaient ou qui voulaient payer. La médecine c'est ingrat. [...]»²⁵. » Bardamu blâme aussi l'attitude des familles, souvent indifférentes vis-à-vis du patient. Appelé au chevet d'une jeune femme qui avorte, il est exaspéré de l'attitude de sa mère, plus préoccupée par le qu'en dira-t-on que par la santé de sa fille, expérimentant une sorte d'« aquoibonisme » médical : « Trop d'humiliation, trop de gêne portent à l'inertie définitive. [...] Mais réagir, c'était après tout beaucoup trop pour moi. [...] Faire quelque chose... C'était mon devoir, comme on dit. Mais j'étais trop bien assis et trop mal debout²⁶. » Céline dépeint un médecin épuisé, paralysé par l'inutilité de tout effort thérapeutique. Sans compter l'environnement dans lequel il évolue : les odeurs putrides l'emportent sur les parfums ; les paysages abandonnés, surabondent au profit des espaces sains et salubres ; les personnages, pour beaucoup issus des milieux populaires, subissent des conditions de vie

déplorables. La description du faubourg ouvrier de Rancy est imprégnée du regard de l'hygiéniste : où se situe la différence entre les usines Ford, « cages à mouches sans fin dans lesquelles on discernait les hommes à remuer²⁷ », et Paris et sa banlieue où « [...] comprimés comme des ordures qu'on est dans la caisse en fer [...] on odore ferme²⁸ » ? Le manque d'hygiène, les carences de toutes sortes, la précarité, font partie intégrante de l'univers romanesque célinien, et les faubourgs constituent une bonne part de sa géographie urbaine. La syphilis, la tuberculose, l'alcoolisme sont également des fléaux inhérents à l'insalubrité de l'environnement urbain : « On a beau faire, on a beau boire, et du rouge encore, épais comme de l'encre, le ciel reste ce qu'il est là-bas, bien renfermé dessus, comme une grande mare pour les fumées de la banlieue²⁹. » Le corps est également sujet à des révisions constantes et semble être comme « à l'envers », en état constant de faillite organique. L'être humain est très souvent « tripes », « boyaux », « entrailles » ou « viandes ». La vérité du corps humain, si l'on considère que Céline en propose une, est qu'il n'est que « de la pourriture en suspens³⁰ », pour en arriver à la conclusion que « nous ne sommes que des enclos de tripes tièdes et mal pourries³¹. »

Si le corps est déficient, l'esprit l'est aussi. Sans bien connaître, en tant que praticien, l'institution psychiatrique, *Voyage* permet à Céline de l'évoquer à l'asile de Vigny et à l'hôpital d'Issy-les-Moulineaux. La folie y est explicitement décrite par Céline comme une maladie. Il fait dire à Bardamu : « Un fou ce n'est que les idées ordinaires d'un homme mais bien enfermées dans une tête. [...] Ça devient comme un lac sans rivière, une tête fermée, une infection³². » Le délire, forme visible de la maladie mentale, est omniprésent : « Quelques hurlements [...] nous parvenaient jusqu'à notre salle à manger [...]. Les fous venaient parfois hurler et amener le voisinage, mais l'horreur leur restait plutôt à l'intérieur. [...] ³³ » Quelques années plus tard, dans les pamphlets, la médecine sera systématiquement convoquée pour le pire par Céline.

Le médecin antisémite

Avec l'aide des découvertes pasteurienues, l'hygiénisme opère, au tournant du XX^e siècle, un amalgame entre le corps humain et le corps social. L'apparition de nouvelles grilles de lectures ont permis d'affronter des problèmes majeurs de santé publique. De ces concepts, le microbe est celui qui symbolise le mieux la transformation du regard sur les causes de la maladie et les moyens d'en empêcher la propagation. Invasif et invisible, il a été décliné et réinvesti par les doctrines les plus dangereuses. Céline

lui-même fait du microbe un élément de comparaison récurrent dans la fantasmagorique maladie juive qu'il imagine dans ses écrits polémiques. Dans les quatre pamphlets qu'il publie entre 1936 et 1941³⁴, le vocabulaire médical est continuellement mobilisé : il est question de microbes, de nettoyage, de purification d'une société dont il faut couper les branches pourrissantes et soigner la maladie profonde. L'hygiéniste comme le pamphlétaire fait de « l'alarme » sa raison d'être, requérant un état de mobilisation permanente. Céline n'hésite pas, dans ces écrits-là, à pousser très loin l'outrance et l'abjection pour se faire entendre.

Entre décembre 1937 et novembre 1938, Céline perd ses emplois au dispensaire de Clichy et à la Biothérapie. La vente de ses pamphlets lui permet de survivre, ainsi que son emploi chez Gallier. Lorsque éclate la Seconde guerre mondiale en août 1939, Céline ouvre un cabinet à Saint-Germain-en-Laye. Il n'est pas mobilisé pour le conflit car réformé et médaillé militaire. La clientèle est peu nombreuse et Céline s'engage comme médecin de bord sur un navire réquisitionné pour le transport d'armes, le « Chella », en décembre 1939. En janvier 1940, son contrat prend fin après le naufrage du navire et il retourne à Paris. En mars, il est nommé médecin chef au dispensaire de Sartrouville. Alors que les Allemands approchent de Paris, il participe à l'exode de juin 1940 en accompagnant jusqu'à la Rochelle l'ambulance de son dispensaire.

Son activisme antisémite – qui se matérialise, outre les pamphlets, par lettres à des journaux antisémites, la participation à des congrès de l'institut d'études des questions juives, etc. –, s'est aussi ancré au cœur des tensions qui ont agité la profession médicale dans les années 1930³⁵. La concurrence étrangère est devenue l'une des grandes préoccupations de la profession. La loi Armbruster votée en avril 1933³⁶ interdit désormais l'exercice de la médecine en France aux étrangers et impose de strictes règles de naturalisation. Dans l'esprit de certains praticiens français de cette époque, dont Destouches, le médecin étranger, juif en particulier, usurpe une fonction qui serait dévolue de droit à un médecin français. Il s'est déjà senti floué à Clichy lorsque Grégoire Ichok, médecin juif et lituanien d'origine, fraîchement naturalisé, obtient en 1930 le poste de médecin chef qu'il convoite lui aussi. Cette campagne nauséabonde visant à l'élimination de la concurrence étrangère dans la profession trouve un nouvel écho sous l'Occupation lors de la promulgation des lois antijuives en 1940. En octobre 1940, Destouches prend sans vergogne, au dispensaire de Bezons, la place du dr Hogarth n'est pas naturalisé français et ne remplit pas les critères d'un emploi public. Destouches est nommé en décembre 1940, assurant

des consultations jusqu'en 1944, 2 h par jour, en fin d'après-midi. En 1942, lors d'une réunion du Groupement corporatif sanitaire français, il se pose en victime du laxisme du gouvernement de Vichy, s'élevant « [...] contre les facéties d'une Révolution nationale qui maintient un juif dans un dispensaire de banlieue à la place d'un médecin aryen installé depuis quinze ans³⁷. » À cette époque, Destouches s'investit de moins en moins dans son activité de médecin alors que sortent *Les Beaux draps* et qu'il planche sur *Guignol's band*.

Outre un terrain familial propice, et une époque qui, depuis l'Affaire Dreyfus, le banalise grandement, l'antisémitisme s'enracine chez Céline dans le ressentiment qu'il nourrit en fréquentant des médecins juifs mais ne constitue qu'un des aspects des développements hygiéno-raciaux des pamphlets. En exploitant la métaphore de la maladie sociale, Céline cherche avant tout à promouvoir une vision assimilant les juifs à des « agents de contagion ». Tout comme les transformations de Pasteur, Koch et d'autres ont révolutionné le mouvement hygiéniste, de même ont-elles rendu indirectement possible la transformation du discours antisémite. Céline fait d'abord valoir sa profession de médecin : « Voyez-vous, je suis un vieux médecin et un Breton (et de la vraie, de la grande race). En voilà un qui vient me dire : "Docteur j'ai mal à la gorge", il faut qu'il n'ait plus mal. [...] C'est mon métier. La France était malade, elle est malade. Qu'est-ce qu'elle avait ? : le juif, bien sûr et d'abord³⁸. » L'antisémitisme est, pour Céline, une forme d'autodéfense contre un agent contaminant et virulent. Aussi important que le vocabulaire médical, l'aspect purement stylistique est capital dans la parole célinienne : les phrases non finies, le rythme oral, saccadé et répétitif se substituent à un discours scientifique qui n'arrive ni à persuader, ni à convaincre. Le message hygiéniste n'est pas quelque chose qui peut s'expliquer : il doit être instillé, inculqué et surtout répété. Céline cherche régulièrement à crédibiliser son propos en l'ancrant dans un verbiage pseudo-scientifique qui trouve son inspiration première dans la génétique mendélienne, qu'il cite à plusieurs reprises. Comme beaucoup d'anthropologues des années 1930, Céline fonde en effet beaucoup d'espoirs dans les avancées de la génétique. Depuis le XIX^e siècle, le racisme « scientifique » repose sur le principe de la persistance de caractères raciaux à travers les générations. Cette phobie du métissage a été popularisée par des théoriciens du racisme, dont Céline est un lecteur certifié, comme Gobineau³⁹, Vacher de Lapouge ou son ami George Montandon, et a particulièrement percé dans les milieux scientifiques. Le racisme célinien est absolu : les « post-pasteuriens » comme

Céline ont appris que, même lorsque des substances nocives sont transportées, les traces invisibles des agents pathogènes restent et continuent à menacer la population, et qu'aucun éloignement n'est suffisant pour fournir une sécurité absolue : « [...] Racisme ! Et pas qu'un petit peu, du bout des lèvres, mais intégralement ! absolument ! inexorablement ! comme la stérilisation Pasteur parfaite⁴⁰. » Les solutions que Céline propose correspondent aux « canons » de l'eugénisme en vigueur à l'époque, sélection raciale et élevage : « C'est pas une question d'examens ! c'est une question de croisements ! D'élevages ! C'est ça la Révolution ! La vraie...⁴¹ ». Une nouvelle race aryenne est à recréer, par des mesures d'hygiène raciale. Il s'agit, après avoir protégé la population des dangers du métissage racial, de favoriser l'apparition d'un peuple qui, grâce à une pureté raciale retrouvée, tendra plus facilement son esprit vers un idéal de beauté et de santé. Cet idéal se retrouve dans le fétichisme anatomique que Céline éprouve constamment pour le corps musclé mais léger des danseuses, stade suprême à ses yeux de l'élévation de l'être humain au-dessus de sa médiocrité et de sa « lourdeur » naturelle. L'élimination des juifs doit laisser place à une régénération sociale par l'art et par la recherche de l'émotion perdue. Animés par une haine féroce et abjecte, les pamphlets, en libérant l'émotion dans son intégralité, doivent contribuer à la mission dont l'art est investi par Céline : restituer l'émotif. C'est avec cet objectif en tête qu'il composera ses romans d'après-guerre.

De moins en moins médecin ?

Les ennuis au dispensaire de Clichy, l'écriture des pamphlets, la guerre, contribuent à amplifier chez Céline une tendance persécutive déjà forte avant 1940, mais aussi un désinvestissement progressif de ses activités médicales ; il est évidemment menacé en raison de ses prises de positions politiques pendant la guerre. Il décide de se réfugier au Danemark où, avant-guerre, il avait entreposé une partie de l'argent de ses droits d'auteur. Pendant le voyage, en Allemagne, Céline, sa femme depuis 1943, Lucette, et son chat Bébert rejoignent la « colonie » française de Sigmaringen. Céline y reprend brièvement son activité médicale, de novembre 1944 à Mars 1945. Le couple Destouches obtient finalement l'*Ausweis* qui leur permet de partir pour le Danemark, où ils arrivent le 27 mars. L'armistice signée, un représentant français au Danemark fait emprisonner Céline, pour trahison, en décembre 1945. Il est libéré en juin 1947, après 18 mois de détention. Son procès, en 1950, le condamne à un an de prison, 50 000 F. d'amande,

à la confiscation d'une partie de ses biens et à l'indignité nationale. Il est amnistié en avril 1951 et quitte le Danemark pour rentrer en France. Les Destouches s'installent au 25^{ter}. Route des Gardes, à Meudon. Très diminué, Céline manifeste toutefois le désir de repratiquer la médecine. Il rouvre un cabinet en 1953, consultant, comme l'indique une plaque discrète devant la maison de Meudon, « de 14 h à 16 h sauf le vendredi ». En six ans, il ne reçoit qu'une vingtaine de clients, quelques ouvriers immigrés du bas Meudon qui ne savaient pas qui il était. Cependant, il renoue, à petite échelle, avec sa passion originelle.

Lorsqu'on lui demande, en 1959, si son intérêt pour la médecine continue, malgré la retraite, Céline valorise une nouvelle fois son intérêt pour elle au détriment de la littérature : « Ah oui, oui, oui, oui, oui. Je suis toujours curieux de ces choses-là. Oui, oui, oui. Toujours curieux. Tandis que, Mon Dieu, la littérature je regarde ça de loin⁴². » La médecine semble être pour Céline une activité ludique, au contraire de l'aliénant travail littéraire : « Quand j'ai pratiqué la médecine, il y a trente-cinq ans maintenant, ça me faisait plaisir de guérir un rhume de cerveau [...] de m'amuser avec une rougeole [...] j'étais soigneur de tempérament⁴³. » Cependant, devant la presse, Céline propose une version plus acceptable de sa posture et de sa poétique. Son obsession, désormais, est d'être considéré avant tout comme un « styliste » : « Je suis un maniaque du style [...] Je n'envoie pas de messages au monde. [...] C'est le style qui est intéressant⁴⁴. » Le décorum et la mise en scène de soi changent également : Céline est souvent photographié chez lui, en haillons, dans le cabinet médical qui lui sert aussi de bureau. Sur sa table de travail, devant lui, se trouvent ses nombreux feuillets reliés par de simples pinces à linge dans une atmosphère de capharnaüm. L'image du médecin de dispensaire de l'époque de *Voyage* laisse place à l'« ermite » de Meudon, écrivain reclus, maudit, condamné à livrer ses derniers chefs-d'œuvre, dans lesquels la médecine reste bien présente. Le narrateur-médecin est aussi devenu un auteur dont la situation n'a eu de cesse de se dégrader au fil des épisodes tragiques. Le médecin Destouches et l'auteur Céline finissent par se confondre dans *D'un château l'autre*. Sa patientèle change : il n'est plus au chevet d'une population misérable mais se charge de personnalités puissantes qui arrivent au crépuscule de leur influence et de leur prestige. Le narrateur se délecte des maladies de ses contemporains, qui les font tomber de leur piédestal : « tout de même autour de moi ça vient ! [...] prostates, fibromes, néos des bronches, la langue !... et de ces myocardites !... [...] cocos, bourgeois, épurateurs !... [...] si féroces à la Tribune, ils redescendent à genoux !⁴⁵ »

Le médecin-narrateur subit le discrédit jeté sur l'auteur et se retrouve dans une situation embarrassante: « Bientôt ils m'appelleront vieille cloche ! [...] un médecin sans bonne, sans femme de ménage, sans auto, et qui porte lui-même ses ordures... et qui écrit des livres en plus !... et qu'a été en prison...⁴⁶ ». Le regard objectif du médecin lui confère encore une certaine supériorité toutefois : « [...] les médecins c'est moins cons que les autres, ça entrave un petit peu, le souci, la vérité du malheur... jamais ils ne disent pourtant un mot, mais ils voyent...⁴⁷ ». Le médecin se heurte toujours à des difficultés : c'est, par exemple, le manque de soufre ou de mercure pour soigner les femmes de Sigmaringen, dans *D'un château l'autre*, ou encore l'obligation d'examiner une femme enceinte sans avoir pu se laver les mains : « je touche... mais sans gants !... où me laverai-je les mains ?... jamais j'ai été si humilié, misérable, "toucher" sans gants !... et en plus déjà "dilaté" !⁴⁸ ». Ce passage renvoie à Semmelweis mais aussi au manque d'hygiène du médecin soviétique Toutvabienovitch à l'hôpital de Leningrad dans *Bagatelles pour un massacre*⁴⁹.

Les médecins restent pour Céline une « espèce » à part, spécifiquement lorsque les événements tragiques se succèdent, comme dans cet extrait de *Rigodon* : « Sans les médecins et la médecine j'en serais pas sorti... pas pour rien que dans les hautes heures épileptiques, Épurations, Boucheries, Dingueries, les médecins qu'ils soient noirs, jaunes ou blancs en prennent un vache coup... ils savent trop [...], ils sont trop intimes, on leur passe rien...⁵⁰. » Les romans de la fin de carrière confrontent l'auteur et le médecin, en montrant à quel point les conséquences des persécutions – affirmées tout du moins – du premier a des conséquences immédiates sur la pratique du second. La médecine ne se cantonne pas au cabinet du praticien, elle envahit constamment, chez Céline, la parole littéraire.

Céline consulte presque jusqu'à la fin de sa vie, alors que lui-même est en piètre état physique et moral. Ses dernières semaines d'existence sont pénibles, et, le premier juillet 1961, il meurt d'une congestion cérébrale, alors que le point final de *Rigodon* vient d'être posé. « Raconter les innombrables existences de P.I. Semmelweis⁵¹ », disait Céline lorsqu'on lui demandait quelle ambition il nourrissait quant à son art. En prenant pour point de départ la figure du médecin hongrois, précurseur de l'asepsie, Louis Destouches avait déjà saisi les multiples directions qu'allait prendre son œuvre. Le caractère disparate de la production écrite célinienne rejoint la présence hétéroclite de la médecine dans sa vie et dans son œuvre. Il n'y a pas un seul aspect qui lui ait véritablement échappé, jusque dans ses développements les plus dangereux et les plus abjects. Tout l'art de Céline est fortement lié à la médecine.

RÉSUMÉ

Médecin et écrivain: c'est bel et bien dans une « double vie » que s'est engagé Louis Ferdinand Céline. Praticien touche à tout, de l'hygiénisme international à la médecine de dispensaire, en passant par la mise au point de médicaments, peu d'aspects de la pratique médicale lui sont étrangers. L'expérience médicale du docteur Destouches a été un terreau fertile pour l'œuvre littéraire de Céline mais c'est aussi en médecin qu'il parle dans ses terribles pamphlets antisémites. C'est ce continu dialogue à trois voix entre l'homme, le médecin et l'écrivain que nous tenterons de retranscrire ici.

SUMMARY

A doctor and a writer: Louis-Ferdinand Céline lived a real « double life ». « Jack-of-all » practitioner, from international Hygienism to dispensary medicine, – by way of developing medicine drugs –, few aspects of medical practice escaped to him. The medical experience of Docteur Destouches has been a fertile ground for Céline's literary work but he also speaks as a doctor in his horrible anti semitic lampoons. It's that perpetual dialogue between the man, the doctor and the writer that we will try to transcribe in this article.

NOTES

- 1) Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2009, 34-53.
- 2) L.-F. Céline, Entretien avec J. Guénot et J. Darrilhaude (1960), in *Cahiers Céline 2*, Paris, Gallimard, 1976, p.177.
- 3) L.-F. Céline, « Réponse à une enquête sur “Médecine et littérature” » (1934), in *L'Année Céline 1991*, Tusson, Du Lérot, 1992, p. 21-22.
- 4) L.-F. Céline, *Mort à crédit*, in *Romans I*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1981, p. 568.
- 5) L.-F. Céline, Lettre à Simone Saintu, 28/6/1916, in *Cahiers Céline 4*, Paris, Gallimard, 1978, p. 43.
- 6) L.-F. Céline, Lettre à S. Saintu, 12/10/1916, in *Cahiers Céline 4*, *op. cit.*, p. 117.
- 7) Voir à ce sujet l'ouvrage de Gaël Richard sur les années « bretonnes » de Céline : *La Bretagne de L.-F. Céline*, Tusson, Du Lérot, 2013.
- 8) L.-F. Céline, *Lettres*, *op. cit.*, 34-53.
- 9) L.-F. Céline, Entretien avec J. Darrilhaude et J. Guénot, 20/01/1960, in *Cahiers Céline 2*, *op. cit.*, p. 147.
- 10) L.-F. Céline, *Semmelweis* in *Cahiers Céline 3*, Paris, Gallimard, 1977, p. 96.
- 11) *Ibid.*
- 12) *Ibid.*

- 13) L. Destouches, Lettre à F. Boudreau, 6/3/1929, in Théodore Dimitrov, *Louis-Ferdinand Céline à la Société des nations, documents, Genève, Foyer européen de la culture, 2001*, p. 28.
- 14) L.-F. Céline, « Essai de diagnostic et de thérapeutique méthodiques en série sur certains malades en dispensaire » (1930), in *Cahiers Céline 3, op. cit.*, p. 172.
- 15) L.-F. Céline, « Mémoire pour le cours des Hautes Études » (1932), in *ibid.*, p. 208.
- 16) L.-F. Céline, Lettre à Albert Paraz, 27/8/1956, in *Cahiers Céline 6*, Paris, Gallimard, 1980, p. 413.
- 17) L.-F. Céline, *Voyage au bout de la nuit*, in *Romans I, op. cit.*, p. 141.
- 18) *Ibid.*, p. 267.
- 19) *Ibid.*, p. 240.
- 20) *Ibid.*, p. 336.
- 21) L.-F. Céline, Entretien avec André Parinaud (*La Parisienne*), jan. 1953, in *Cahiers Céline 1*, Paris, Gallimard, 1976, p. 154-155.
- 22) L.-F. Céline, *Voyage au bout de la nuit, op. cit.*, p. 280.
- 23) *Ibid.*, p. 284.
- 24) *Ibid.*, p. 284-285.
- 25) *Ibid.*, p. 264.
- 26) *Ibid.*, p. 261-262.
- 27) *Ibid.*, p. 223.
- 28) *Ibid.*, p. 239.
- 29) *Ibid.*, p. 95.
- 30) *Ibid.*, p. 426.
- 31) *Ibid.*, p. 337.
- 32) *Ibid.*, p. 416.
- 33) *Ibid.*, p. 407.
- 34) *Mea Culpa* (1936), *Bagatelles pour un Massacre* (1937), *L'École des Cadavres* (1938), *Les Beaux draps* (1941).
- 35) Voir à ce propos : Bruno Halioua, *Blouses blanches, étoiles jaunes*, Paris, Liana Levi, 2000.
- 36) Cette loi, votée dans un contexte de xénophobie croissante en France, pose les conditions, pour pouvoir exercer la médecine en France, d'avoir un doctorat de médecine délivré par le gouvernement français, de posséder la nationalité française ou d'être ressortissant d'un protectorat français.
- 37) L.-F. Céline, 20/12/1942, cité par : http://lewebceline.free.fr/contreceline/c%C3%A9line_et_la_collaboration.htm
- 38) L.-F. Céline, Entretien avec Maurice-Ivan Sicard (*L'Emancipation nationale*), 21/11/1943, in *Cahiers Céline 7*, Paris, Gallimard, 1986, p. 131-132.
- 39) Contrairement à Drumont, Céline a lu Gobineau : « Je n'ai jamais lu Drumont non plus, seulement Gobineau dans le genre ! ». *L'Essai sur l'inégalité des races humaines* part du principe que les races se hiérarchisent selon leur capacité à créer une civilisation. Il est vraisemblable que Céline a parcouru des extraits de l'ouvrage dans la presse antisémite ou dans les restitutions qu'en ont fait Vacher de Lapouge et Montandon.
- 40) L.-F. Céline, *L'École des cadavres*, in *Écrits polémiques*, éd. critique présentée et annotée par Régis Tettamanzi, Québec, Éditions 8, 2012, p. 488-489.
- 41) *Ibid.*, p. 460.

- 42) L.-F. Céline, Interview avec Francine Bloch, 16/6/1959, in *Cahiers Céline 7*, *op. cit.*, p. 441.
- 43) L.-F. Céline, Entretien radiophonique avec Louis Pauwels (1961), in *Cahiers Céline 2*, *op. cit.*, p. 135.
- 44) L.-F. Céline, Interview avec Madeleine Chapsal (*L'Express*), 14/06/1957, in *Ibid.*, p. 19-20.
- 45) L.-F. Céline, *D'un château l'autre*, in *Romans 2*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1979, p. 34.
- 46) *Ibid.*, p. 12.
- 47) L.-F. Céline, *Féerie pour une autre fois I*, in *Romans 4*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1993, p. 38.
- 48) L.-F. Céline, *D'un château l'autre*, *op. cit.*, p. 286.
- 49) Voir *Bagatelles pour un massacre*, in *Ecrits polémiques*, *op. cit.*, p. 117-122.
- 50) L.-F. Céline, *Rigodon*, in *Romans 2*, *op. cit.*, p. 900.
- 51) L.-F. Céline, « Réponse à une enquête sur "Médecine et littérature" » (1934), in *L'Année Céline 1991*, *op. cit.*, p. 21-22.

Références bibliographiques

CÉLINE, Louis-Ferdinand,

- *Romans 1. Voyage au bout de la nuit, Mort à Crédit*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1981.
- *Romans 2. D'un Château l'autre, Nord, Rigodon*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1979.
- *Romans 3. Casse-Pipe, Guignol's Band I et II*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1988.
- *Romans 4. Féerie pour une autre fois I et II, Entretiens avec le professeur Y*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1993.
- *Cahiers Céline 1: Céline et l'actualité littéraire (1932-1957)*, Paris, Gallimard, 1976.
- *Cahiers Céline 2: Céline et l'actualité littéraire (1957-1961)*, Paris, Gallimard, 1976.
- *Cahiers Céline 3 : Semmelweis et autres écrits médicaux*, Paris, Gallimard, 1977.
- *Cahiers Céline 4 : Lettres et premiers écrits d'Afrique 1916-1917*, Paris, Gallimard, 1978.
- *Cahiers Céline 5 : Lettres à des amies*, Paris, Gallimard, 1979.
- *Cahiers Céline 6 : Lettres à Albert Paraz*, Paris, Gallimard, 1980.
- *Cahiers Céline 7 : Céline et l'actualité (1933-1961)*, Paris, Gallimard, 1986.

- *Cahiers Céline 8 : Progrès, suivi de Œuvres pour la scène et l'écran*, Paris, Gallimard, 1988.
- *Lettres* (éd. Henri Godard et Jean Paul Louis) Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2009.
- *Écrits polémiques*, éd. critique présentée et annotée par Régis Tettamanzi, Québec, Éditions 8, 2012.

DIMITROV, Théodore D., *Louis-Ferdinand Céline à la Société des nations, documents*, Genève, Foyer européen de la culture, 2001.

L'Année Céline. Revue d'actualité célinienne. Textes, chroniques, documents, études, Tusson, Du Lérot, une livraison par an depuis 1990.

GIBAULT, François,

- *Céline 1, Le temps des espérances 1894-1932*, Paris, Mercure de France, 1977.
- *Céline 2, Délires et persécutions 1932-1944*, Paris, Mercure de France, 1985.
- *Céline 3, Cavalier de l'apocalypse 1944-1961*, Paris, Mercure de France, 1981.

HALIOUA, Bruno, *Blouses blanches, étoiles jaunes*, Paris, Liana Levi, 2000.

LABREURE, David, *Céline, le médecin-écrivain*, Paris, Bartillat, 2023.